

L@ lettre tourangelle

Septembre 2023

Édito

par Lucie Vuillard

« J'aime les phrases qui se lisent de deux façons et sont par là riches de deux sens entre lesquels la ponctuation me forcerait à choisir. » Aragon

Après la naissance de l'imprimerie, la ponctuation se normalise et ce sont les imprimeurs qui décident de la ponctuation des textes. Les auteurs jugent souvent ce travail rébarbatif, et préfèrent, comme Voltaire, laisser « ce petit peuple-là » aux mains des éditeurs. « Seul l'imprimeur instruit et expérimenté est conséquent dans sa manière de ponctuer, et sur ce

point, l'auteur doit s'en rapporter à lui [...], les typographes ponctuent généralement mieux que les auteurs » écrit Chapoulaud, imprimeur limousin, en 1865. [1]

La ponctuation est jugée « trop importante pour l'abandonner aux caprices des écrivains qui, pour la plupart, n'y entendent pas grand-chose. On verrait de belles choses si on laissait aux auteurs la responsabilité de leur ponctuation. » [2]

En 1871, bien avant que Lacan ne s'en saisisse et ne la rallonge, c'est George Sand qui reprend et modifie la fameuse phrase de Buffon : « On a dit « le style c'est l'homme ». La ponctuation est encore plus l'homme que le style ».

Sand va être une des premières à batailler pour reprendre la ponctuation aux éditeurs. Elle tient à décider elle-même des signes de ponctuation et en souligne l'importance. « La ponctuation, c'est l'intonation de la parole, traduite par des signes de la plus haute



importance. Une belle page mal ponctuée est incompréhensible à la vue ; un bon discours est incompréhensible à l'oreille s'il est débité sans ponctuation, et désagréable si la ponctuation est mauvaise. »

Tout cela peut sembler évident aujourd'hui. Que les poètes en usent ou la refusent, l'importance de la ponctuation n'est plus remise en question. Ces petits signes étranges, qui ne se prononcent pas mais qui pourtant s'entendent, dans lesquels la voix s'inscrit - élan, arrêt, silence, souffle - donnant chair et sens au langage, nous sont devenus bien familiers.

Cette année, les 53èmes journées de l'École de la Cause freudienne ont pour titre « Interpréter, scander, ponctuer, couper ». Quatre verbes précis, concrets, qui donnent à entendre la matérialité de la langue et la présence de l'analyste.

« L'art de l'analyste doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consomment les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution » [4], écrit Lacan en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage ». « Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de séance [...] y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants »[5].

Des phrases qui résonnent avec les articles de cette Lettre Tourangelle, scansion poétique pour le texte de Jocelyne Haffner, mirages enfin consumés pour celui de Valérie Binard, sans oublier la question de la certitude et celle de la vérité dont nous parlera Anne-Laure Maratray.

Cette lettre de rentrée est également l'occasion de présenter les différents lieux et dispositifs de travail et de formation à Tours : le Groupe Lodi, les Cartels, le séminaire de recherche de Laure Naveau, et la première conférence du séminaire clinique de Touraine, conférence préparatoire aux 53èmes Journées de l'ECF. Autant de ponctuations qui viendront, c'est certain, suspendre nos certitudes.

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! » [6], écrivait Charles Baudelaire, et n'était-ce pas encore le poète en lui qui, plus bas, notait en marge à destination du typographe : « Je tiens absolument à cette virgule » ?

[1]- cité par Catach N., *La ponctuation*, Paris, PUF, 1996.

[2]- *L'Imprimerie, journal de la typographie et de la lithographie*, n°137, avril 1876, cité par Serça L., *Esthétique de la ponctuation*, Paris, Gallimard, 2012.

[3]- Sand G, « Lettre à Charles Edmond », août 1871, cité par Lorenceau A., « La ponctuation au XXe siècle. George Sand et les imprimeurs », in *La ponctuation*, revue Langue française, 1980, p.56.

[4]- Lacan J., « Fonction et Champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.251.

[5]- Ibid., p.252.

[6]- Baudelaire C, «Au lecteur», *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard, 1972, p.33.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
 Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
 Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
 Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
 Le sein martyrisé d'une antique catin,
 Nous volons au passage un plaisir clandestin
 Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Dans nos cerveaux malsains, comme un million d'helminthes,
 Grouille, chante et ripaille un peuple de Démons,
 Et quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
 S'engouffre, comme un fleuve, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
 N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
 Le canevas banal de nos piteux destins,
 C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

*Je tiens
 absolument
 à cette
 virgule*

Mais parmi les chacals, les panthères, les lyces,
 Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
 Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
 Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
 Quoiqu'il ne fasse ni grands gestes ni grands cris,
 Il ferait volontiers de la terre un débris !
 Et dans un bâillement avalerait le monde ;

Raymond Queneau, une psychanalyse en vers

par Jocelyne Haffner

« Si l'on croit que « table » ça veut dire table, eh bien, on ne peut plus parler ».

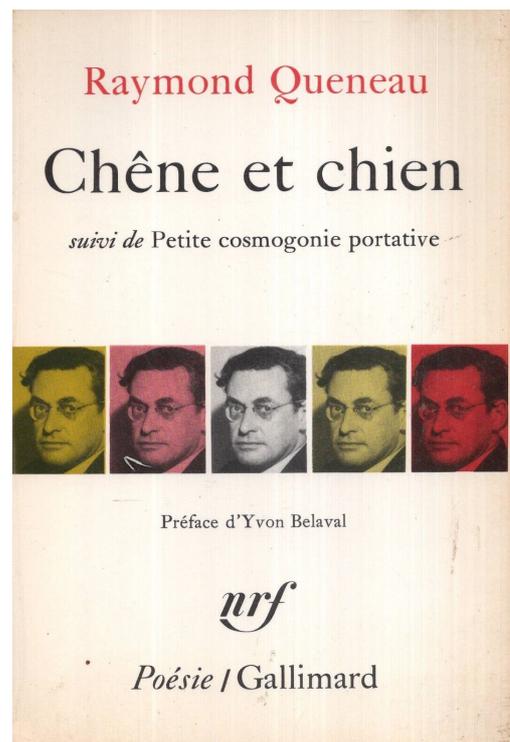
(J. Lacan) [1]

Raymond Queneau, romancier prolifique, connu la gloire littéraire. Sa poésie, peut-être moins connue, retient notre attention, et parmi ses recueils, *Chêne et chien* publié en 1937 [2]. Le texte est vif et drôle. Outre le plaisir qu'en procure la lecture, ce poème résonne avec la phrase de Lacan : « [...] je ne suis pas un poète, mais un poème ». [3]

Chêne et chien est le récit de la psychanalyse de R. Queneau. Soixante pages de vers réguliers, écrits sous l'égide d'un maître classique, Nicolas Boileau, cité en exergue : « Quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. [...] J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel père et de quelle mère je suis né... »

R. Queneau fera le récit de sa vie dans l'écriture d'un long poème après son analyse : « Je me couchai sur un divan/et me mis à raconter ma vie / ce que je croyais être ma vie ». Le couple parental est rapidement présenté : « Ma mère était mercière et mon père mercier », et le décor planté. Dans la boutique, « Mon père débitait des toises de soieries [...] / Ma pauvre mère avait une âme de musicienne / et jouait du piano ». Ces parents sans doute trop occupés par leur commerce, confièrent leur fils à une nourrice. Traumatisme précoce pour le bébé : « Inexplicablement je connus l'injustice / et fus mis un matin / chez une femme avide et bête, une nourrice... »

R. Queneau évoque une enfance sans joie, il s'ennuie à l'école : « Le temps coulait fondu par le feu des fatigues. / Je paressais immensément, / épelant d'A à Z le Larousse prodigue / en faciles enchantements. » De son père, R. Queneau dresse un portrait peu flatteur, relayant les propos peu amènes de sa mère : « Ma mère défendait sa mère et rappelait / à mon père son origine tourangelle / et paysanne que ma mère méprisait ». Les disputes sont fréquentes, les énoncés parentaux féroces : « Tu étais " me dit-on" méchant, / tu pleurnichais avec malice / devant des gens de connaissance, / c'était vraiment très embêtant ». Cependant le jeune Queneau, qui ne connut pas le vert paradis de l'enfance, puis l'adolescent lycéen au Havre, finit « par décrocher plus d'un diplôme ». Il aime les mathématiques et il écrit « sur des dizaines de cahiers / [...] de longues histoires, / des romans, dis-tu, d'aventures ; / mon fils, te voilà bon à lier ».



« Bon à lier », bon à lire ? La production d'une œuvre avait déjà commencé. La reconnaissance viendra après une analyse qu'il entreprend à Paris. Avec humour, R. Queneau conte cette histoire, la sienne, les dire « d'un désadapté, inadapté / né / vrosé / un impuissant / alors sur un divan ». Son parcours n'est pas facile et il connaît le découragement, il souffre, il se lasse. « Cependant je revins ! J'étais devenu muet. »

Malgré les résistances, les embarras, « l'analyse reprend son cours interrompu ».

Pour R. Queneau, l'analyste sera une feuille blanche, sur laquelle viendra s'écrire la fiction de sa vie. De cette énonciation unique naîtra une œuvre abondante qui se déploiera dans des formes variées et multiples qu'il aimera expérimenter. Un jour, Queneau connaît la satisfaction qui suit la fin de son analyse: « Mais ces liens à leur tour tomberont dénoués / les symptômes s'expliquent / comme le crime en fin d'un roman policier : / mais ce n'est pas un crime ! »

Ses chaînes enfin desserrées, « le chien redescend aux enfers / Le chêne se lève - enfin ! », un poème s'écrit. « Chêne et chien voilà mes deux noms, / étymologie délicate : / comment garder l'anonymat / devant les dieux et les démons ? »

Chêne et chien, réduction d'une histoire à deux signifiants, récit où se lit l'art de la césure, coupure du poète. Queneau, poète inventif, romancier épris de mathématiques, pataphysicien aux trouvailles renouvelées, n'aura de cesse de faire de la langue parlée, de la « motérialité » du langage, une langue écrite dont la fantaisie nous enchante aujourd'hui encore.

[1] Lacan J., *Discours de Tokyo*, 21 avril 1971, inédit, cité par Florence Smaniotto

Soutenir l'effort d'équivoque - J53 (causefreudienne.org)

[2] Queneau R., *Chêne et chien*, Paris, Gallimard, 1952.

[3] Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

Même Le bruit de La nuit a changé de Violette d'Urso

par Valérie Binard

Âgée de vingt-trois ans, Violette d'Urso signe son premier roman, *Même le bruit de la nuit a changé* [1], qui est l'histoire d'une enquête, celle d'Anna la narratrice, sur les traces de son père mort quand elle avait six ans. Ce récit est inspiré de faits réels, en effet Violette d'Urso, fille d'Inès de la Fressange et de Luigi d'Urso, a perdu brutalement son père à cet âge.

Pour Anna, son père a toujours été une fiction, un ensemble d'images, de rêveries et d'histoires racontées par son entourage. « Comme je l'avais recréé entièrement, écrit-elle, je désespérais de ne pas partager ma vie avec cette personne exceptionnelle. [...] J'ai passé des années à être déçue par tout le monde parce que tout le monde n'était pas mon père... Je m'efforçais d'être à sa hauteur en permanence. » [2]



Sa famille lui a décrit un homme idéal, un esthète, amateur d'art et de littérature, entouré d'intellectuels et d'artistes, mais au fil du temps, la narratrice a pu observer « le mécanisme tortueux d'une stratégie familiale de l'oubli. » [3]

Dans une quête de vérité, à l'âge de dix-sept ans, Anna décide de partir sur les traces de son père, dans différentes villes d'Italie, Naples, Rome, Bologne, pour y rencontrer les personnes qui ont jalonné son existence. Elle découvre le côté sombre de cet homme si romanesque : son rapport aux Brigades rouges, ou ses addictions à l'alcool et à l'héroïne qui révèlent une jouissance mortifère. Elle apprend qu'il avait neuf ans, quand il a perdu sa mère dans un accident, des suites d'une overdose.

Durant ce périple, elle vit douloureusement la désidéalisation de la figure paternelle : « ça me faisait si mal de haïr mon père » [4]. Elle se sépare peu à peu de cette position de victime, qu'elle décrit ainsi : « Je me complaisais dans le fait d'être orpheline comme si c'était la seule chose qui me donnait de la profondeur. »[5]

Violette d'Orso a tenté de cerner par la fiction, en créant le personnage d'Anna, la rencontre avec le réel de la mort de son père et de son histoire familiale : son désir d'écriture est né, suite au voyage en Italie qu'elle a véritablement vécu.

« Dorénavant, il n'est plus le héros du début. Je sais qu'il a souffert, qu'il était sombre et merveilleux aussi...Il est à sa place, tout simplement. J'accepte sa mort désormais ... » [6]

C'est comme si quelque chose s'accomplissait de son deuil jusqu'alors impossible.

Ce voyage est ainsi un trajet qui n'est pas sans évoquer celui de l'analyse. L'enquête d'Anna sur ce que son père a été dans la réalité est une expérience de vérité qui rendra

enfin possible le deuil d'un père que la mort a rendu inatteignable, inégalable, et cette chute des idéaux lui procurera un véritable allègement. C'est de cet allègement dont témoigne le livre de Violette d'Urso, puisqu'il lui a permis de trouver la voie de la création pour faire avec le réel de son histoire.

[1]- d'Urso V., *Même le bruit de la nuit a changé*, Paris, Flammarion, 2023.)

Ce roman était présent à la librairie des journées du Congrès Européen de Psychanalyse PIPOI 11, (<https://www.pipol.eu>) intitulé Clinique et critique du patriarcat, qui ont eu lieu à Bruxelles, début juillet 2023.

[2]- d'Urso V., Ibid., p. 39.) Ibid., p. 40.)

[3]- Ibid., p. 91.

[4]- Ibid., p.209.

[5]- Ibid., p. 50.

[6]- Ibid., p.296.

La logique de Berthie

par Anne-Laure Maratray

Laure Naveau, lors de son dernier séminaire, a fait mention de la BD *Logicomix* [1] en lien avec la question de la logique - logique dont il est évidemment question dans le dernier séminaire publié de Jacques Lacan, *La logique du fantasme* [2]. Cela m'a permis de relire cette bande dessinée sous un autre regard dix ans après une première lecture. Si le roman graphique *Logicomix* demeure une fiction, il n'en reste pas moins qu'il est basé sur un travail de documentation conséquent reprenant les travaux de Bertrand Russell dans sa quête des fondements des mathématiques. Les quatre auteurs, A. Doxiadis, C. Papadimitriou, A. Papadatos et A. Di Donna, s'appuient sur des écrits existants, mais ils ne s'interdisent pas de s'appuyer sur la psychologie des personnages et le contexte historique. Ils se mettent en scène dans la BD, discutent des théories, quand la narration de Berthie nous en apprend plus sur sa vie. Dans cette double narration, on suit surtout, en effet, le récit de Berthie qui raconte son travail d'élaboration et le développement de sa pensée, et plus particulièrement son ambition d'appliquer la logique à l'étude du comportement humain. Car pour Bertrand Russell, la logique se veut universelle et applicable pour tous, quand la psychanalyse fait émerger une logique singulière. « À chacun sa vérité subjectivée pour recouvrir le réel auquel il s'affronte. »[3]

Les auteurs prennent soin de retracer un savoir dérobé qui va être à l'origine du désir de savoir de Bertrand Russell : les raisons de la disparition de ses parents, événement contingent aux livres interdits de la bibliothèque de son grand-père. Les auteurs prennent soin également de marquer sa peur de la folie dont était affecté son oncle, peur qui ne quittera jamais Berthie.

Dans cette quête de vérité qui l'anima toute sa vie, les auteurs - qui avertissent que certaines rencontres n'ont pu être établies et font partie de la fiction - font dialoguer Russel avec d'autres mathématiciens et philosophes, comme L. Wittgenstein, marquant par là une stimulation, un dialogue permanent mêlé de rivalité et de respect. Le dialogue s'établit notamment par l'intermédiaire des écrits des uns et des autres, poussant chacun à approfondir ses théories. Pourtant, malgré ses travaux, le doute n'a pas quitté Berthie : « Moi aussi, j'avais fait mien son rêve [celui de Leibniz] : trouver une méthode à toute épreuve pour résoudre tous les problèmes, de la logique jusqu'à la vie humaine ! [...] Il n'y a pas de voie royale de la vérité [4] ».

Et s'il n'est pas de « voie royale » de la vérité, il en est une, ouverte par Freud, celle de l'interprétation des rêves qui mène à la connaissance de l'inconscient.



[1]- Doxiadis A., Papadimitriou C., Papadatos A., Di Donna A., *Logicomix*, Vuibert, 2010.

[2]- Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *La logique du fantasme*, texte établi par J.A. Miller, éditions du Seuil, Le Champ Freudien éditeur, 2023.

[3]- Berkane-Goumet S., *Logique et vérité*, Cartello n°41.

[4]- Doxiadis A., Papadimitriou C., Papadatos A., Di Donna A., op.cit.

Rêves et fantasmes chez l'enfant

par Dora Zaouch

Le soir au moment de se coucher Hans [1] raconte à son père qu'il va maintenant parler avec Grete, son enfant imaginaire. Il explique qu'il en a plein d'autres, qu'il en a tellement que lorsqu'il est l'heure de dormir, il en place dans le lit, sur le sofa, dans la voiture d'enfants, la caisse dans le grenier... Il dit qu'il aimerait avoir des enfants tout en affirmant souhaiter ne jamais en avoir, en somme, il dit tout et son contraire. Imagination, fabulation, délire ? Quel statut donner à sa parole ?

Regardons comment se poursuit la conversation de Hans avec son père ce soir-là :

« [Le père] - T'es-tu toujours imaginé que Berta, Olga et les autres étaient tes enfants ?

Hans - Oui, Franzl, Fritz et aussi Paul [...] et Lodi. (Un nom de fille imaginaire, son enfant préférée, dont il parle le plus souvent.).

[...]

Le père - Comment es-tu tombé sur le nom de Lodi ? Aucune petite fille ne porte ce nom. Plutôt Lotti, peut-être ?

Hans - Oh non ! Lodi. Je ne sais pas, mais c'est tout de même un joli nom.

Le père (en plaisantant) - Veux-tu peut-être dire un chocolodi ?

Hans (promptement) - Non, un saffalodi... parce que j'aime tant manger des saucisses, et aussi du salami.

Le père - Dis, un saffalodi ne ressemble-t-il pas à un loumf ?

Hans - Si.

Le père - De quoi donc un loumf a-t-il l'air ?

Hans - Noir. Tu sais (montrant mes [ses] sourcils et ma [sa] moustache) comme ça et comme ça. »[2]

L'invention du prénom Lodi ne semble pas faite de pur hasard. Lodi est un signifiant plein de sens du fait qu'il condense des éléments qui a priori sont séparés - la couleur noire, le bébé, les selles (loumf) - mais qui sont psychiquement associés par un travail de déplacement de représentations clés dans la compréhension de la névrose de Hans. Or, la condensation et le déplacement sont des mécanismes propres au rêve. Alors, Hans rêve-t-il ?

« Rien n'est que rêve » [3] disait Lacan, et dans son texte d'orientation, Daniel Roy poursuit : « Rien n'est que rêve », j'entends là l'indication positive de prendre en



considération les paroles de l'enfant comme ayant la même valeur que les signifiants du rêve, la valeur de faire naître le sujet à la fois à la réalité et au désir » [4].

L'institut de l'enfant nous propose donc, durant les deux prochaines années, de lire le texte de ce que disent les enfants comme on interprète un rêve, et en s'orientant du fantasme. Cette orientation va à rebours de nommer le trouble que présente un enfant à partir de ce qui est directement observable, mais propose plutôt de le suivre dans ce qu'il tente de dire, lui-même cherchant à se situer dans son désir et par rapport à la réalité.

Le groupe Lodi est rattaché au nouveau réseau CEREDA (Centre d'Etude et de Recherche sur l'Enfant dans le Discours Analytique), il réunit des praticiens - psychologues, orthophonistes, éducateurs, psychiatres ou étudiants - exerçant auprès d'enfants et d'adolescents et désireux d'appréhender ou d'approfondir une pratique orientée par la psychanalyse. À chaque séance, nous étudierons un texte théorique et un cas clinique apporté par un des participants. Les séances se déroulent un mercredi par mois, de 20h à 22h, au CMP, rue Marcel Tribut à Tours, les 15/11/2023, 13/12/2023, 10/01/24, 07/02/24, 20/03/24, 11/04/24 et 15/05/24.

Le nombre de participants est limité. Pour tout renseignement ou demande d'inscription : ceredalodi@gmail.com

[1]- Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954, p. 94 - 198.

[2]- Ibid., p. 159-161.

[3]- Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », Ornicar ?, no 17/18, printemps 1979, p. 278.

[4]- Roy D., « Rêves et fantasmes chez l'enfant », Introduction à la 8e journée de l'Institut Psychanalytique de l'Enfant du Champ freudien qui aura lieu en mars 2025, prononcé en clôture de la 7ème, mars 2023.

Les Cartels à Tours

par Isabelle Buillit

Comme le rappelle Thiphaine Rollant dans *L'inédit* n°6 [1], derrière le mot « cartel », il y a en fait pour Lacan le mot « cardo » qui signifie en latin « pivot » ou « axe ». Le cartel, dispositif privilégié d'étude de la psychanalyse, est une modalité de travail qui fait l'axe, le pivot de l'École de la Cause freudienne. Il s'agit de se réunir avec trois ou quatre personnes, et de choisir un « plus-un » pour étudier un texte ou explorer une thématique clinique au long d'une année. Le plus-un est un « agent provocateur d'où émergera un enseignement » [2], provocateur de travail, comme l'indique Jacques-Alain Miller, il ne fait pas le maître, mais il vient avec « des points d'interrogation ». Le cartel produit un savoir nouveau et particulier, différent du savoir universitaire : un savoir troué, qui se différencie du savoir dispensé dans un séminaire, un cours ou une conférence.

Comme vous pouvez le lire dans ce numéro de L@ lettre tourangelle, l'année à venir s'annonce riche en travaux à Tours. La formule du « cartel fulgurant » se prête tout à fait à la préparation de ces événements : un temps de travail plus court de quelques séances sur un point précis ou sur l'article d'une revue.

Pour plus d'information ou pour constituer un cartel vous pouvez contacter Isabelle Buillit, responsable des cartels à Tours : isabelle.buillit@gmail.com

[1]- T. Rollant, « L'éveil du cartel », *L'inedit* n°6, Juin 2023 (<https://www.associationcausefreudienne-vlb.com/inedit/inedit-n6/>)

[2]- J. -A. Miller, « Cinq variations sur l'élaboration provoquée », *La lettre mensuelle* n°61, 1987 (<https://www.causefreudienne.org/textes-fondamentaux/cinq-variations-sur-lelaboration-provoquee/>)

Les J53 : l'événement de l'automne

par Hélène Girard

La revue *La Cause du désir* titrait en juillet 2021 : « Pas d'écoute sans interprétation »[1], distinguant ainsi les pratiques d'écoute en tout genre de la pratique analytique, qui est un art de l'interprétation, selon l'expression de Freud. Les 18 et 19 novembre 2023, les 53e Journées de l'École de la Cause freudienne remettent sur le métier ce thème, sous le titre : « Interpréter, scander, ponctuer, couper ». Ces deux journées qui se tiendront en présence et en visioconférence, s'intéresseront à la façon dont nous interprétons aujourd'hui, au travers d'exposés cliniques le samedi, et de séances plénières branchées sur l'actualité le dimanche. Le blog des J53 héberge d'ores et déjà de nombreux textes sur le thème, avec l'argument d'Agnès Aflalo, directrice des Journées, ainsi que ceux de six collègues, sans compter les flèches, les boussoles et une formidable bibliographie. Les Journées de l'ECF font événement chaque année en se saisissant d'un thème qui lie les questions cliniques aux questions politiques. A. Aflalo, reprenant Lacan, rappelle que « l'analyste a le devoir d'interpréter. Il en va de la finitude de l'analyse et, au-delà, de l'existence du discours analytique ». [2]

L'art de l'interprétation est un art complexe et subtil puisqu'il ne s'agit pas d'« une technique mais [d']une éthique » [3]. Interprétons-nous aujourd'hui de la même façon qu'au temps de Freud ? Qu'est-ce qui est visé dans une interprétation ? Qu'est-ce qui peut faire interprétation ?

Autant de questions qui seront mises au travail en novembre. Alors, n'hésitez plus, inscrivez-vous vite, le nombre de places en présentiel est limité.

[1] - *La Cause du désir*, n°108, juillet 2021, Navarin éditeur.

[2]- Aflalo A., « Le devoir d'interpréter, six remarques », consultable sur internet, journées.causefreudienne.org

[3]- Ibid.

Agenda

Séminaire clinique de Touraine

Le séminaire clinique reprendra avec une conférence préparatoire aux prochaines journées de l'ECF :

Hervé Damase, « Le lieu interprète »

le 30 septembre 2023 à 14h30

Université de Tours, rue des Tanneurs, entrée Z, RDC, amphi 1

Nous accueillerons ensuite : Solenne Albert, le 20 janvier 2024 et Anne Ganivet-Poumellec et René Fiori
Le 25 mai 2024

Séminaire de recherche

Le Séminaire de recherche de Laure Naveau portera cette année sur la logique lacanienne, notamment à partir du Cours de J.A. Miller : « L'Un tout seul », et du Séminaire de Jacques Lacan, livre XIV, *La logique du fantasme*.

Il est nécessaire de s'inscrire au préalable.

Pour tout renseignement, contacter Hélène Girard : acf.vlb.tours@gmail.com

Dates à retenir : samedi 16 décembre 2023, samedis 20 janvier et 25 mai 2024, à l'Université de Tours.

53èmes Journées de l'ECF

« Interpréter, scander, ponctuer, couper »

Les 18 et 19 novembre 2023, en présentiel à la Maison de la Mutualité à Paris et en visioconférence.

Question d'École

Le 3 février 2024, à la Maison de la Chimie à Paris.

XIVème Congrès de l'AMP

« Tout le monde est fou »

du 22 au 25 février 2024, en visioconférence.

Journée du CERA

(Centre d' Études et de Recherches sur l'Autisme)

le 23 mars 2024, au Palais des Congrès d'Issy-les-Moulineaux

Pour tout renseignement : acf.vlb.tours@gmail.com